

Le Philharmonique de Monte-Carlo triomphe à Bratislava.

Le Philharmonique de Monte-Carlo s'exporte. Lundi, il se produisait à Bratislava, capitale de la Slovaquie.

En mettant le pied sur les tapis rouges de la grande salle de concert, au milieu des dorures, des miroirs, des décors rococo et Art nouveau, on a l'impression de pénétrer dans les fastes des empires européens d'autrefois. La scène est éclairée par des lustres de cristal et tapissée par l'impressionnante tuyauterie d'un orgue géant.

Voyant y pénétrer les musiciens qu'on a l'habitude de voir sur la scène de l'auditorium Rainier III, on se frottait les yeux. Était-ce bien eux ? Ne rêvait-on pas ? La présence de leur chef Kazuki Yamada nous rassura.

Dès l'entrée, on eut droit à un feu d'artifice : le « Carnaval romain » de Berlioz. Vaillant capitaine, le violon solo David Lefèvre, entraînait les musiciens derrière lui dans leur chevauchée étincelante, tandis que s'élevait le beau solo de cor anglais de Jean-Marc Jourdin. Au zénith de l'orchestre, les disques de deux cymbales présentés les bras ouverts par Diane Versace rayonnaient comme deux soleils.

Vint ensuite le concerto pour violon de Tchaïkovsky. Le soliste Valery Sokolov, en donna une interprétation robuste, virtuose, dramatique, lyrique. Tout le poids du romantisme de Tchaïkovsky était là, sous son archet.

Puis ce fut la « Symphonie du Nouveau Monde » de Dvorak. N'était-il pas audacieux de programmer dans le pays d'origine de son compositeur (à l'époque où Tchèque et Slovaquie ne faisaient qu'un) cette œuvre que le public connaît par cœur, qui coule dans ses veines, qui est un peu sa « propriété » ?

On était impatient de connaître la réaction de la salle. Avec beaucoup de chic, Kazuki Yamada apporta quelque chose de personnel dans certains ralentis, certaines respirations, certaines inflexions. Le verdict du public ne se fit pas attendre. Dès la dernière note, la salle se leva. Standing ovation !

Tout avait concouru à cette victoire. L'efficacité et l'imagination du chef mais aussi la qualité des musiciens.

Le violon solo était ici Liza Kerob. Figure de proue lancée dans la tempête de la symphonie, elle fut une délicate poétesse dans ce passage du Largo, joué en sourdine, où le temps semble suspendu. Elle fut rejointe là par le violoncelliste Thierry Amadi dans un dialogue minutieux qui tenait de la musique de chambre.

C'est dans ce même Largo qu'excella à nouveau le cor anglais de Jean-Marc Jourdin – dans cette longue phrase que Dvorak a tirée d'un chant du Far West.

On pourrait parler avec le même plaisir du beau thème de l'Allegro que la flûtiste Anne Mauge fit éclore comme une fleur au printemps, ou de l'émouvante mélodie du final dont la clarinettiste Marie-B. déroula le velours. Tout au long de l'œuvre, les bois – dont le hautboïste Matthieu Petitjean et le bassoniste Arthur Merath – se répandirent en séduisantes arabesques.

Lorsqu'au début du Largo trombones et trompettes entonnent une sorte de choral sacré, on eut l'impression que l'orgue se mettait à jouer. La salle fut gagnée par une manière de recueillement. Trompette : Gérard Rolland, trombone : Jean-Yves Monier.

L'instant d'après, le bataillon des cors conduit par Patrick Peigner lançait un assaut de sonorités grandioses. La musique vit de tous ces contrastes.

Et, pendant ce temps, au haut de l'orchestre, le percussionniste Julien Bourgeois, soignant la précision et la musicalité de ses coups et roulements de timbales, rythmait majestueusement l'avancée de l'orchestre.

Dans la salle, en présence de l'ambassadeur de Slovaquie en France et à Monaco Igor Slobodnik, la délégation monégasque conduite par Didier de Cottignies, délégué artistique de l'orchestre, et Sylvain Charnay, administrateur, pouvait être fière de la manière dont son orchestre et son chef venaient de conquérir la capitale slovaque en même temps que le « Nouveau monde ».

André PEYREGNE